

ÉLOGE DE DIODORE DE TARSE ET FRAGMENT D'UN AUTRE ÉLOGE PRONONCÉ EN L'HONNEUR DU MÊME PERSONNAGE

AVANT-PROPOS

Cet éloge de Diodore par Chrysostome, fut publié par Emeric Bigot à la suite de la vie de Chrysostome par Pallade, et avant la lettre à Césaire que nous venons de donner. Bigot fait précéder cet éloge de ces paroles :

«Maintenant, afin de détourner l'esprit du lecteur de cette conspiration inique et cruelle, sous laquelle Théophile chercha à écraser Chrysostome, et à éteindre pour toujours son souvenir et sa mémoire, j'ai ajouté ici le discours prononcé par notre saint évêque en l'honneur de Diodore, évêque de Tarse. Tel est le plaisir que j'attends pour mes lecteurs de la lecture de cet éloquent opusculé, qu'après l'avoir lu, ils n'auront à se plaindre que d'une chose, de la brièveté. Voici le sujet de cet éloge. Diodore avait fait un jour dans un discours l'éloge de Chrysostome, qu'il avait comparé à Jean-Baptiste, à la verge de Moïse, à la voix de l'Eglise; mais Chrysostome, supportant difficilement ces louanges écrasantes pour sa modestie, voulut les retourner contre Diodore. C'est pourquoi, la première fois qu'il prit la parole, il montra que les éloges qu'il avait reçus de Diodore ne pouvaient lui convenir, et qu'il fallait les appliquer à celui-là même qui les avait faits. J'ai tiré de la bibliothèque du Vatican le texte grec de ce discours et je l'ai traduit en latin; volontiers je me serais abstenu de ce travail, si le savant évêque qui nous a conservé ce discours, en avait donné une interprétation complète. Cette interprétation n'existant que tronquée, je me suis efforcé de la compléter de mon mieux. Cependant, par égard pour les fragments qui existaient traduits, et aussi pour ne pas donner au lecteur le regret de la trop désirer, j'ai cité au fond de chaque page ces restes d'un travail si précieux et déjà si ancien.»

D'après Tillemont, Chrysostome aurait prononcé ce discours en 392. Nous lui laissons la responsabilité de cette date, sans l'attaquer comme fautive, mais sans la tenir pour certaine. Diodore avait déjà exalté les mérites de Chrysostome. Chrysostome, peu avide de garder pour lui ces éloges, voulut les rapporter à celui qui les lui avait faits, et pour cela il prononça un discours qu'il fit très rapide, parce que Diodore devait ce même jour parler après lui, ainsi qu'il l'insinue lui-même à la fin de son panégyrique. C'était à Antioche un usage établi, que le même jour et dans la même église deux orateurs portassent la parole. Diodore, évêque de Tarse, ancien maître de Jean Chrysostome, était admis à parler souvent, parce qu'étant simple prêtre d'Antioche, il avait exercé longtemps le même office, au temps où les Ariens, devenant de plus en plus dangereux, portaient la désolation parmi les catholiques. Diodore résistait courageusement aux prétentions des hérétiques. Chrysostome nous l'enseigne lui-même. Il fut souvent chassé par eux, exposé à perdre la vie, et s'il ne fut pas martyr de fait, il le fut au moins de désir, ainsi que le dit encore Chrysostome, sinon dans le discours suivant, au moins dans le fragment qui le suit. Facundus, évêque d'Hermiane, cite au liv. 4, c. 2, une partie de ce discours traduite en latin; nous la citons aussi comme avait déjà fait Bigot.

A ce premier discours nous joignons un fragment se rapportant au même sujet, et déjà rapporté au même endroit par le savant évêque. Il appartient à une homélie prononcée par Chrysostome dans la solennité des martyrs. C'est à cette occasion qu'il donne à Diodore le titre de martyr et le loue comme d'habitude.

ÉLOGE DE L'ÉVÊQUE DIODORE, OUI AVAIT LE PREMIER FAIT L'ÉLOGE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

1. Ce sage, ce généreux docteur, ayant à peine recouvré ses forces corporelles, vient de monter sur cette chaire, et, commençant son discours par mon éloge, il m'a appelé Jean-Baptiste, la voix de l'Eglise, la verge de Moïse et m'a donné bien d'autres titres aussi glorieux. Il me louait et vous l'approuviez; mais moi, je me tenais à l'écart et je versais des larmes amères. Il me louait et ses louanges témoignaient de la tendresse de son cœur pour ses enfants; vous applaudissiez, donnant ainsi une preuve de votre fraternel amour, et je me lamentais sous le poids écrasant des éloges qui m'étaient donnés. Il n'est pas, en effet, moins difficile de supporter le poids des louanges que celui des péchés : quand on ne se connaît aucun mérite et qu'on entend dire de soi mille choses élogieuses, en comparant le jour présent à ce jour suprême où tout sera mis à découvert sans aucun voile, et où celui qui jugera ne décidera rien d'après l'opinion générale, mais prendra uniquement la vérité pour règle, puisqu'il est écrit : «Il ne jugera ni d'après l'opinion, ni sur les rumeurs vulgaires,» (Is 11,3) en considérant, dis-je, toutes ces choses, on est saisi d'effroi, et pour moi, je souffre des louanges que ma bonne réputation m'attire, parce que je comprends la différence qu'il y aura entre les jugements actuels du monde et le dernier jugement. Aujourd'hui, la bienveillance de l'opinion me couvre comme d'un masque; mais alors, les masques étant tombés, il faudra paraître tête nue devant ce tribunal suprême, sans rien attendre pour la sentence dernière de l'estime qu'on avait de nous sur la terre; au contraire, nous serons plus rudement traités si, entourés d'honneurs et célébrés par les hommes, nous ne sommes pas devenus meilleurs.

2. C'est sous le poids de ces pensées que je me déssole, et, si je me suis levé maintenant devant vous, c'est pour détruire dans l'esprit de vous tous qui m'entendez, l'opinion exagérée que vous avez de moi. Quand une couronne est trop grande pour la tête à laquelle elle est destinée, elle n'orne pas le front, elle ne s'arrête pas sur la tête, mais elle descend jusque sur le cou, laissant la tête nue et dépouillée. Voilà justement ce qui m'est arrivé : la couronne de louanges qu'on m'avait tressée était trop grande pour ma tête; cependant, malgré tout, ce bon père ne s'est arrêté que lorsqu'il me l'a eu imposée d'une manière quelconque. Ainsi agissent souvent les rois; ils prennent leur diadème et le placent sur la tête de leurs enfants. Mais, quand ils s'aperçoivent que la couronne royale ne va pas à ces têtes enfantines, contents de la leur avoir fait une fois porter, même par forme de jeu, ils la reprennent et la replacent sur leur propre tête.

3. Eh bien ! puisque mon maître a placé sur ma tête la couronne qui convenait à la sienne, et qu'il n'aspire plus à la reprendre, permettez-moi de l'enlever à un front indigne de la porter et d'en orner de nouveau celui qui la mérite. Il n'a pas le nom de Jean, il est vrai; mais il en a l'esprit : on m'a donné le nom de ce disciple; mais lui en a acquis la vertu : aussi est-ce plutôt lui que moi qui devrait être l'héritier de ce titre glorieux. La synonymie dépend bien moins de la communauté des noms que de la ressemblance des actions; qu'importe, quand les actes sont les mêmes, que les noms diffèrent ? L'Ecriture agit en cela tout autrement que les écrivains profanes. Ceux-ci n'appellent du même nom que ceux entre lesquels la communauté de nom est réelle. L'Ecriture ne procède pas de la sorte; quand elle remarque entre des hommes une grande ressemblance d'actions, les noms qu'ils portent différeraient-ils en réalité, elle les nomme de la même manière. Il n'en faut pas chercher bien loin la preuve. Voyez ce qu'elle fait à l'égard de Jean, fils de Zacharie. Les disciples demandent un jour si Elie devait venir de nouveau : «Voulez-vous le recevoir, leur fut-il répondu ? Celui-là est lui-même cet Elie qui doit venir.» (Mt 11,14) Or celui dont il était question s'appelait Jean; si on lui donna le nom d'Elie, c'est qu'il menait la même vie que le prophète, c'est qu'il avait réellement l'esprit d'Elie. Elie et Jean vécurent tous les deux dans le désert, l'un vêtu d'une peau de brebis, l'autre portant des vêtements de crin, l'un et l'autre pratiquant la mortification et l'abstinence. Jean fut le héraut du premier avènement, Elie sera celui du second. Manière de vivre, vêtements, demeures, mission, tout fut semblable entre ces deux hommes, et c'est pourquoi l'Ecriture leur donne le même nom, montrant ainsi qu'on peut, quoiqu'ayant un nom différent, être appelé comme celui dont on imite les vertus.

4. Puisque telle est la règle incontestable de l'Ecriture, et telle est la définition exacte de la synonymie, voyons maintenant comment notre illustre père a rivalisé d'ardeur avec Jean-

Baptiste, afin que vous sachiez bien qu'il est plus digne que moi de porter ce nom célèbre. Le premier n'avait rien sur la terre, ni table, ni lit, ni maison. Mais en fut-il autrement du second ? Vous en êtes témoins; vous savez comment il a toujours vécu, évangélisant sans cesse, n'ayant rien en propre, recevant des autres sa nourriture, persévérant toujours dans la prière et l'apostolat. Le premier prêchait au delà du fleuve, et passait ses jours dans la solitude; le second, ayant un jour réuni la ville entière au delà du fleuve, lui enseigna la vraie doctrine. Celui-là fut mis en prison et eut la tête tranchée, pour avoir trop courageusement soutenu le droit; celui-ci fut souvent envoyé en exil pour avoir trop librement prêché la foi, et il eut aussi la tête souvent tranchée, sinon en réalité, au moins par le désir. Les ennemis de la vérité, incapables de soutenir son éloquence, lui dressèrent d'innombrables embûches, dont le Seigneur le fit toujours sortir victorieux. Allons donc ! écoutons cette bouche qui a fait son danger et son salut. On peut bien dire d'elle ce que disait Moïse de la terre promise. Or qu'en disait-il ? Il l'appelait «une terre où coulent le lait et le miel.» (Ex 3,8) Eh bien ! disons la même chose de cette bouche admirable; c'est une bouche qui distille le lait et le miel. Savourons donc ce lait, rassasions-nous de ce miel; et, pour cela, terminant ici notre discours, prêtons l'oreille aux accents de la lyre et de la trompette. Quand je considère la douceur de ses paroles, j'appelle sa voix une lyre; mais la force de ses pensées me la fait appeler une trompette guerrière, telle que celle dont se servirent les Juifs pour renverser les murs de Jéricho. De même qu'alors le bruit des trompettes mille fois plus redoutable que le feu, allait battre les murailles, renversait et consumait tout, de même sa voix, frappant comme le son de la trompette les hérétiques dans leurs retranchements, détruit tous leurs raisonnements et renverse tout ce qui voudrait s'élever contre la science de Dieu. Mais, afin que vous appreniez tout cela de sa bouche et non pas de la mienne, je m'arrête, rendant grâce au Seigneur de ce qu'il nous a donné ce docteur sublime. Gloire à lui dans les siècles des siècles. Amen.

FRAGMENT D'UN AUTRE DISCOURS OU IL EST QUESTION DU MÊME DIODORE

Ce n'est pas pour rien, on le voit, que j'ai prolongé mon discours. Dans cette solennité des martyrs, tout m'engage à faire mention du martyr spirituel de ce martyr plein de vie qui se trouve à nos côtés. Ce martyr est vivant; mais, quoique vivant, il est aussi martyr : il a souvent offert sa vie dans son cœur. Voyez ses membres mortifiés; voyez son visage, portant il est vrai les traits de l'homme, mais respirant la sérénité de l'ange. – Après quelques paroles l'orateur ajoute : Mais parlons encore du martyr auquel s'applique ce que je viens de dire. Vous demandez comment il est mort ? Mais en mortifiant ses membres, en foulant aux pieds les mauvaises inclinations de la nature, en donnant l'exemple d'une vie angélique. Voulez-vous voir si en réalité il a enduré la mort ? Souvenez-vous de ce temps où une guerre acharnée s'éleva contre l'Eglise. Les armées s'ébranlaient; on courait aux armes; et tous s'étaient retranchés au delà du fleuve. Notre martyr sort alors; il se présente le premier comme une tour avancée, ou comme un rocher redoutable et élevé, et supportant les flots des ennemis, il triomphe de leur colère, maintient en paix le reste du corps de l'Eglise, repousse la tempête, et nous donne à tous un port assuré et tranquille.